

Jean Portante

Qui fait savoir à la main, quand l'œil l'âme et le corps patientent devant la surface ? Ne faudrait-il pas plutôt dire << le volume >> ? Que l'instant du premier geste est arrivé ? Que tarder encore effacerait le spontanéité, tout comme passer tôt à l'acte ne lui laisserait guère le temps de se construire. Que c'est maintenant ou jamais ?

Le temps de l'œuvre, chez Marek Szczęsny, commence là, un peu avant le début, à mi-chemin entre origine et destination, alors que, concentré dans une goutte d'esprit, l'univers tout entier trie ses histoires. Car, que ce soit dans les toiles ou sur les << papiers >>, c'est un pan d'univers qui ira se réfugier sous la couleur et les formes. Pour dire à l'œil qui regarde que la géographie visible de l'œuvre, sans être un guet-apens, n'est que la trappe menant, comme dans les livres de James, vers les souterrains de la création, là où fiction et réalité ne sont que brouillard, là où tout est encore chaos et n'attend que le travail de l'artiste pour s'agencer, se tramer, se dramatiser, en histoire personnelle faite Nord et de Sud, d'obscurité et de lumière, de terre et d'air, de forme et de couleur.

Le premier geste est-il le dernier ou ira-t-il s'ensevelir sous le deuxième, tenté sans cesse de revenir à la surface, participant de la densité, de la profondeur, de la trame ? Et le deuxième, n'est-il pas le prélude de la foule d'interventions à venir, régies par la même attente d'une spontanéité indomptable, le tableau ou le dessin se dramatisant par strates, comme s'il fallait cacher l'acte originel sous un mouvement de couleur, un pan de papier, de bois ou de tôle. Une fugue, pour le dire en termes de musique. Une mélodie parcourant la surface de l'œuvre, puis une deuxième, venant se mêler dans la première, disparaissant sous elle, venant respirer, attendant une troisième, à la fois visible et cachée, le tout se stratifiant, alors qu'une quatrième couche vient brouiller les pistes, en une polyphonie sans fin, où début et fin se supposent, se superposent, s'effacent.

C'est donc de l'effacement que naissent la couleur et la forme. Ou plutôt d'un effacement feint, d'un effacement qui n'efface rien, qui cache pour mieux montrer, rappelant sans cesse que la main est déjà passée par là, que chaque passage a sa mémoire, bref que couleurs et formes se souviennent. De l'autre côté de la surface, l'univers se gonfle. La pâte à modeler qui épaisit la texture sous les couleurs est comme une porte derrière laquelle s'est amassée une foule de souvenirs, piaffants d'impatience, prêts à revenir en vain par effraction vers la lumière. En vain, parce que quand le travail est fini, l'œuvre ne fait que commencer. Ou, pour revenir à la fugue, une mélodie enfouie dans le labyrinthe du tableau peut fort bien disparaître, du moins dans ce tableau là, pour réapparaître, comme si un tunnel reliait les différents travaux de l'artiste, ailleurs, bien plus tard, dans un autre dessin ou une autre toile, comme si pendant longtemps elle avait dormi dans l'intervalle qui s'intercale d'un travail à l'autre, comme si l'espace et le temps glissés entre les travaux étaient le silo de la mémoire. Comme si, dans cet entre-là, guettaient tous les gestes oubliés, amoncelés eux aussi dans un entrelacs silencieux, plantés dans le vide comme une angoisse permanente.

N'est-ce-pas de cette aire de stockage, inscrite en terre de personne, que naît, pour le dire à la manière de Pessoa, l'intranquillité qui, à tout moment, défie l'énergie de l'artiste, lui ordonnant à la fois de s'arrêter et de continuer, de s'arrêter ici pour continuer ailleurs, de s'arrêter ailleurs parce qu'ici rien n'est encore fini ? Tout redevient de ce fait interminablement recommençable. Le fil ? la mélodie ? qui semblait perdue réapparaît quand on s'y attend le moins. En fin de compte, on pourrait presque dire que Marek Szcześny ne compose qu'une seule œuvre, inépuisablement ouverte, que la fin d'un tableau ou d'un dessin n'est que pause, une reprise de souffle. Tout comme n'est que pause et reprise de souffle, la brève ou moins brève interruption d'une intervention à l'autre sur une même composition. Chaque travail devient ainsi la somme de tous les travaux. Et inversement, cette somme de toutes les compositions est décelable dans chacune, prise séparément.

S'ouvre par là espace sans fin, dans lequel se glissent les doutes, ceux que la vie réveille, mais également ceux qu'appelle l'œuvre. Est-ce pour cela que certaines parties des toiles et des papiers n'aiment parfois pas se montrer, préférant dormir, comme << l'intérieur de l'âme >>, sous des morceaux de bois ou de tôle, quand ce n'est pas simplement la légèreté du papier ou même la transparence d'un plastique ? L'envie taraude l'œil qui regarde, il a envie de soulever les caches, d'ouvrir les trappes, mais n'en fait rien, puisqu'il sait que sans ce déguisement l'œuvre s'autodétruirait. L'œil, soudain, c'est Orphée qui revient de l'Enfer, sachant Eurydice dans son dos, mais n'osant pas se retourner de peur de l'effacer.

---